

Le regretté André Laurendeau écrivait, non sans une certaine nostalgie, dans *Le Devoir*, en 1950 :

On reste marqué par les aventures de l'action et de la pensée, vécues en groupe autour de la vingtaine. Et inversement, les idées qui ne rencontrent plus les jeunes, sur lesquelles les jeunes ne s'excitent pas, ne s'emballent pas et même ne dépassent pas la mesure, ont un avenir incertain. Elles s'appauvrissent, elles deviennent vieilles et froides, elles vont connaître une éclipse.

Dans l'ordre national, des générations ont connu ce stimulant dans des groupes d'Action et des Cercles d'étude. Nous qui les avons connus à leur déclin, ne mesurons pas toute la force, toute l'ardeur qu'ils possédèrent il n'y a pas si longtemps. Puis ces groupements ont dérivé, ils ne se sont pas renouvelés, ils allaient mourir quand l'Action Catholique spécialisée est venue construire une autre œuvre, plus nécessaire encore.

Mais il manque aujourd'hui une grande œuvre de jeunesse canadienne-française; les premiers à s'en rendre compte sont précisément ceux qui tentent de réinsuffler la vie à des mouvements nationaux de jeunesse. Ils cherchent une formule nouvelle, ils s'en approchent, mais, malgré quelques réussites indéniables, ils ne l'ont pas encore tout à fait découverte.

À tous les degrés de l'enseignement, aucun groupe n'a la vitalité que manifestait par exemple, il y a 40 ans, l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française. Dans le domaine national, l'effort reste isolé et caché; et parfois l'indifférence règne. Il y a là un *manque*, dont nous mesurerons les répercussions dans dix ou quinze ans — c'est-à-dire quand il sera trop tard. »

J'ignore si notre ami André écrirait encore ainsi en 1976. Peut-être trouverait-il qu'il n'est pas encore trop tard?...

Quoi qu'il en soit, je pense qu'il estimerait, comme moi, que chaque partition spéciale des Préludes de la Révolution tranquille, telle que celle esquissée ce soir, a pris le rythme et l'air d'un chant de libération. Je crois aussi qu'il souhaiterait que chacun de vous interprète et joue à sa façon ces « nouvelles notes sur d'anciens instruments »... à moins qu'il n'en compose de plus nouvelles!

La Faculté des Sciences sociales de Laval: prélude de la révolution tranquille

par Maurice LAMONTAGNE*

Au cours d'une récente conversation avec le R.P. Lévesque au sujet du programme de cette soirée, il m'a fait part du thème qu'il avait l'intention de développer mais il m'a suggéré de le prolonger plutôt que de le commenter. Ayant presque toujours suivi ses conseils depuis 40 ans, j'ai donc décidé de me reporter à une époque ultérieure et de montrer comment la Faculté des Sciences sociales de l'Université Laval a été l'un des plus beaux préludes de la Révolution tranquille. Ce court rappel historique sera en même temps un hommage au R.P. Lévesque qui a été le vé-

* Le sénat du Canada.

ritable créateur de cette Faculté: il lui a certes donné un corps mais il lui a surtout insufflé une âme.

Je voudrais d'abord présenter certaines propositions que je n'aurai malheureusement pas le temps de justifier mais qui doivent servir de toile de fond à mon exposé. À mon avis, l'histoire du Québec a presque toujours été caractérisée par deux constantes étroitement reliées et assez uniques. D'abord, l'opposition entre les sources et l'orientation de la croissance économique d'une part, et le contenu de l'idéologie dominante, d'autre part. Ensuite, le fossé entre les préoccupations des élites et les problèmes du peuple.

Les sources dynamiques de la croissance économique — les marchés, la technologie, le capital, la gestion et même les politiques — ont été externes, internationales pour ne pas dire impériales et surtout nord-américaines à partir du 20^e siècle. Elles ont apporté l'industrialisation avec toutes ses conséquences, notamment l'urbanisation. Par contre, l'idéologie dominante dans ses dimensions politique, religieuse et culturelle a été d'origine interne et a tenté de conserver et de propager les valeurs d'une réserve agricole inspirées par la physiocratie.

Cette première constante historique, cette opposition entre les causes objectives de la croissance économique et l'idéologie dominante a eu pour conséquence de créer et de maintenir un fossé entre les élites et le peuple. Pendant que celui-ci était aux prises avec « les pépins de la réalité » et devait lutter pour son *niveau* de vie en participant avec les étrangers au mouvement d'industrialisation, les élites étaient ailleurs, se préoccupant de la survivance d'un *mode* de vie dépassé. Cette trahison des élites bien inconsciente d'ailleurs constitue une autre constante qu'on peut déceler facilement au cours des principales phases de notre histoire, particulièrement à partir de Papineau.

Ce climat objectif et idéologique, on le retrouve vers la fin des années 1930 et au lendemain du deuxième conflit mondial. La phase exponentielle de la croissance économique du Québec qui devait aboutir au seuil de l'affluence devient alors évidente mais elle a pour cause principale l'envahissement du capital, de la technologie et des gestionnaires américains. Le citoyen moyen profite de l'industrialisation mais il subit également les inconvénients de l'instabilité économique et de l'insécurité sociale. Il a besoin de protection mais c'est le gouvernement fédéral qui lance les politiques anti-cycliques et le système de sécurité sociale.

La puissance politique provinciale, les autorités religieuses et l'École nationaliste, malgré certaines divergences, s'entendent sur l'essentiel d'une idéologie à rebours. Celle-ci prêche la revanche des berceaux mais l'offre d'emplois est insuffisante. Elle prescrit le retour à la terre mais le potentiel agricole est épuisé. Elle vante les avantages du milieu rural mais les paysans doivent émigrer vers les villes. Elle s'oppose à la sécurité sociale et même aux allocations familiales comme étant d'inspiration protestante et centralisatrice, mais la charité de la Société de Saint-Vincent-de-Paul et le crédit agricole ne parviennent pas à secourir les ouvriers et leurs familles souffrant de l'instabilité économique et de l'insécurité sociale.

L'idéologie dominante propose un corporatisme impossible surtout au Québec mais elle boude le syndicalisme et le coopératisme qui pouvaient vraiment aider le peuple. Elle perçoit l'autonomie provinciale même négative et intransigeante comme nécessaire au groupe mais le R.P. Lévesque fait scandale quand il déclare que la liberté individuelle aussi vient de Dieu. Elle impose le confessionnalisme religieux et national comme garantissant la survivance de la réserve — la langue était alors censée être la gardienne de la foi — mais l'envahissement économique américain s'accélère.

C'est dans ce climat de contradictions que s'insère la création de la Faculté des Sciences Sociales. Elle devient une institution vraiment révolutionnaire. Au sein de l'Université, elle ne sera pas une faculté comme les autres. En tentant de rejoindre les besoins de la société québécoise contemporaine, elle doit s'affirmer par conséquent en opposition avec l'idéologie dominante définie par les élites traditionnelles. La Faculté est conçue à l'image et à la ressemblance de son créateur.

Le R.P. Lévesque s'inspire avant tout d'un humanisme chrétien respectueux de la personne, de son épanouissement et de sa liberté. Il est philosophe mais sa conception du thomisme est dynamique et ouverte aux autres systèmes. Il est aussi un homme d'action et son réalisme lui fait accepter l'apport des sciences sociales expérimentales comme indispensable pour comprendre et résoudre les problèmes de la société québécoise contemporaine. Il préfère le patriotisme ouvert au nationalisme étroit car il conçoit le premier comme mettant le groupe au service de l'individu et le second comme assujettissant l'individu au groupe. D'après lui, la société canadienne-française doit vivre et non seulement survivre; et pour s'épanouir et s'enrichir, elle a besoin d'assimiler et de rayonner: dans ce contexte, la réserve québécoise dominée par le confessionnalisme religieux et national, c'est l'asphyxie.

Avec une telle inspiration, il n'est pas étonnant que la jeune Faculté s'attire les foudres de la pensée officielle de l'époque. Les Jésuites supportés par la plupart des évêques, notamment Monseigneur Courchesnes, se chargent de l'attaque sur le plan religieux. L'École nationaliste inspirée par l'abbé Groulx et dirigée par François-Albert Angers mène le combat au niveau culturel avec le support plus ou moins soutenu du *Devoir*. Maurice Duplessis et l'Union nationale poursuivent la bataille avec acharnement sur le plan politique. Monseigneur Vandry, recteur de l'Université Laval, tente constamment de couper la Faculté de ses moyens mais il n'ose pas ou il se sent incapable de lui donner le coup de grâce.

Comment cette jeune institution peut-elle résister à un tel assaut qui atteint son maximum d'intensité de 1948 jusqu'à vers 1955? Comment peut-elle accomplir son œuvre dans un tel climat, avec des moyens de fortune, sans bibliothèque au début et alors que les principaux auteurs classiques en sciences sociales sont à l'index? Je n'ai pas le temps de répondre à ces questions car je dois plutôt décrire brièvement le rôle qu'a joué la Faculté.

La société québécoise et ses institutions tant publiques que privées ont grand besoin à cette époque de nouvelles élites initiées aux sciences

sociales, de nouvelles techniques d'action et d'un renouveau doctrinal. La Faculté va se charger de répondre à ces besoins.

Il existe au Québec un grand nombre de mouvements populaires qui végètent faute d'une direction éclairée. La Faculté établit une section d'éducation des adultes qui offre des cours du soir et organise des sessions intensives afin de former des administrateurs et des animateurs pour ces mouvements et permettre à ceux qui autrement n'auraient pas accès à l'université d'acquérir au moins des connaissances élémentaires en sciences sociales.

Le syndicalisme, dirigé soit par des Américains ou des aumôniers, est d'une faiblesse lamentable face à la grande entreprise et à la puissance politique. La Faculté crée une section des relations industrielles, lance une revue, organise des congrès annuels et des sessions intensives dans ce domaine afin de permettre aux chefs syndicaux d'alors d'accroître leurs connaissances et surtout de préparer la relève.

Le mouvement coopératif est divisé; il manque lui aussi de dirigeants compétents et d'inspiration doctrinale. Le Conseil supérieur de la coopération naît et la revue *Ensemble* est lancée sous les auspices de la Faculté. Le premier diplômé à obtenir un emploi à l'extérieur s'engage en 1941 dans l'organisation centrale des Caisses populaires.

Les mouvements sociaux se trouvent dans la même situation et sont animés par la bonne volonté plutôt que par la compétence. La Faculté établit l'École de service social pour former des travailleurs sociaux et réussit à faire cesser l'isolement dans lequel vivent ces différents mouvements en étant à l'origine de la fondation du Conseil des œuvres de charité de la ville de Québec.

La société québécoise a besoin d'économistes, de sociologues et de d'autres spécialistes en sciences sociales soit pour définir ses problèmes et proposer les solutions par la recherche soit pour travailler dans l'administration tant publique que privée. La Faculté organise des sections d'économie et de sociologie qui tout en formant leurs propres spécialistes offrent aussi des cours en ces matières aux autres sections qui en ont besoin. Les diplômés en économie et en sociologie se trouvent de l'emploi dans le secteur privé mais ceux qui désirent œuvrer au sein de la fonction publique doivent se rendre à Ottawa qu'ils le veulent ou non car l'accès au gouvernement du Québec leur est interdit.

Les nouvelles élites formées à la Faculté et ailleurs aussi plus tard se multiplient mais une fois engagées dans leurs champs d'action respectifs elles demeurent isolées pendant que l'idéologie dominante donne une image plus fautive que jamais de la réalité québécoise. C'est encore de la Faculté que vient l'idée d'établir l'Institut canadien des Affaires publiques comme centre de rencontres, de discussions et de ralliement de ces nouvelles élites. «Le Peuple Souverain» est le thème des premières assises tenues en 1954. Les réunions annuelles de ces instituts constituent en quelque sorte les États généraux de la Révolution tranquille.

Voilà en somme comment la Faculté des Sciences Sociales a participé au renouveau du Québec en s'approchant du peuple abandonné par l'idéologie dominante, en lui préparant de nouvelles élites et en inspirant un nouveau dynamisme aux mouvements populaires. Elle a établi la coïncidence entre la nouvelle idéologie et la réalité québécoise.

Vue de ce contexte, la Révolution Tranquille n'a été que le fruit et la manifestation politique d'une évolution longue de 20 ans. Elle a été révolutionnaire parce qu'elle a fait tomber le vieux masque idéologique pour faire apparaître le vrai visage du Québec. C'est à la suite d'une enquête en profondeur sur les problèmes, les aspirations et les priorités du peuple québécois que le Parti libéral a déterminé le grand thème de la campagne électorale de 1960. Il fit alors porter l'accent sur l'éducation et sur les questions économiques et sociales. Il mit de côté la vieille idéologie dominante et fit à peine allusion aux relations fédérales-provinciales.

Le 25 juillet 1960, trois semaines à peine après la prise du pouvoir, le nouveau premier ministre se rend à Ottawa pour présenter selon *Le Devoir* le manifeste *Lesage-Lapalme*. Un extrait de ce texte donne une bonne idée de l'esprit nouveau: «...nous n'avons pas l'intention de nous enfermer dans un isolement qui serait aussi illusoire pour un membre de notre confédération que nuisible à son ensemble.

«Sur le plan culturel, notre principal objectif, c'est de travailler avec vigueur à l'enrichissement et à l'épanouissement de la culture canadienne-française tout en garantissant pleinement les droits de nos minorités, dont nous apprécions l'apport à toute sa valeur. Nous voulons que cette culture en se développant puisse également rayonner à travers le Canada....

«Cette position que nous prenons sur le plan culturel, nous voulons l'appliquer aussi sur le plan politique dans le cadre du fédéralisme canadien. La souveraineté provinciale ne doit pas être un concept négatif et incompatible avec le progrès; ce doit être une réalité bien vivante....

«Par ailleurs, si la souveraineté exclut la dépendance, elle requiert une coopération constante, et souvent l'action conjointe des différentes sphères de gouvernement; autrement plusieurs problèmes ne peuvent recevoir de solution efficace....

«En somme, le gouvernement de la province de Québec entend exercer sa pleine souveraineté dans les domaines qui relèvent de sa compétence sans toutefois ignorer que tous les gouvernements de notre pays sont soumis à une interdépendance inéluctable.»

C'est ainsi que la Révolution tranquille se plaçait exactement dans la même ligne de pensée que celle qui avait inspiré la création et le développement de la Faculté des Sciences Sociales. La première heure de cette Révolution fut à mon avis la plus belle, mais elle devait être de courte durée. En Octobre 1962, «Maîtres chez-nous» devient le thème de la campagne électorale. Lors de mon premier discours à la Chambre des Communes le 25 juin 1963, je déclarais: «Dans la Province de Québec on parle de séparatisme, de réunir les États généraux, d'organiser une association d'É-

tats quasi indépendants. En fait, ce ne sont pas les séparatistes eux-mêmes qui sont dangereux pour le moment: ce sont ceux que j'appelle les crypto-séparatistes.... Ce sont les apprentis-sorciers du séparatisme qu'il faut craindre avant tout car ils utilisent ce mouvement comme instrument de chantage. Ils produisent l'inondation qu'ils ne pourront plus bientôt contrôler.»

En somme, le confessionnalisme religieux était mort mais plusieurs parmi les nouvelles élites même à la Faculté des Sciences Sociales — rejoignaient les anciennes et le confessionnalisme national renaissait au niveau idéologique avec une virulence accrue pour détourner la Révolution Tranquille de son esprit et de ses objectifs initiaux. Mais il s'agit-là d'une autre histoire que René Lévesque peut raconter beaucoup mieux que moi.